

LA FAUSSE CONFIDENCE

Comme à leur habitude, c'est par un violent coup de pied dans les reins que les gardes m'ont propulsé dans la cellule – enfin, dans ce qu'ils baptisent cellule et qui n'est qu'un trou à rat, obscur et puant. Je suis resté là, à plat ventre, le nez dans la boue, pendant... je ne sais plus... cinq ou dix minutes, peut-être un quart d'heure, en essayant d'absorber un peu d'air. Mais les côtes me faisaient si mal...

C'est alors que j'ai entendu comme un reniflement, et que j'ai compris que je ne serai pas seul dans le mitard. J'ai levé lentement la tête... Les vaches ! ils m'avaient aussi tapé sur la nuque !... et j'essayais de voir à qui j'avais à faire. Mais c'était trop sombre et, en plus, le sang qui coulait de mon arcade sourcilière me bouchait l'œil droit. Les salauds ! Ils s'en étaient payés ! Mais je n'avais rien dit. Et je n'avais pas crié. C'est pour ça qu'ils s'étaient déchaînés. Et c'est pour ça que j'étais là, en charpie, avec deux dents en moins et les lèvres fendues, en compagnie d'un type qui était peut-être un mouton. Il allait falloir se méfier.

Enfin, j'ai réussi à me soulever un peu et à m'asseoir, le dos contre le mur. C'était glacial, mais tant pis, c'était quand même préférable que de rester allongé, le nez dans la gadoue... Et l'autre qui n'avait pas fait un geste pour m'aider ! Oui, mais on ne se connaissait pas. Pas encore. Lui aussi, il pensait peut-être que j'étais un mouton. Chez les politiques, c'est l'obsession, dès qu'on est deux ou plus, on pense au mouton. Et les gardes faisaient tout pour qu'on y pense ! En amenant un nouveau, ils braillaient : « Voilà de la compagnie ! Amusez-vous bien ! », et ils s'éloignaient en bêlant et en s'étouffant de rire. Alors, c'était normal qu'il reste là, immobile, à m'étudier.

Au bout d'un certain temps, j'ai réussi à récupérer, et mes yeux se sont habitués à l'obscurité. J'ai vu qu'il était jeune, qu'il avait un air franc. Et je me suis dit qu'avec lui, ça ne devrait pas être trop difficile. Alors je me suis décidé :

- Salut.
- Salut.

Sa voix était basse, profonde. Était-il plus âgé que ce qu'il paraissait ?

- Tu m'excuses, hein ? Je suis drôlement groggy. Ça, ils m'ont soigné, les fumiers !
- C'est ce que je vois... C'est la première ?

- Tu parles ! La quatrième !
- Et t'as...
- Si j'ai parlé ? Non. J'ai rien donné ! J'ai donné personne à ces ordures !
- C'est dur ?
- Au début, oui. Et puis, quand t'as passé une certaine limite, t'es au-delà.
- Au-delà de quoi ?
- Au-delà de la douleur. Tu la sens toujours, mais tu peux la supporter. Ils le savent, les pourris, alors ils arrêtent pendant un moment, ils te laissent tranquilles.
- Pourquoi ?
- Pour que tu reviennes, je dis pas comme au début, avant que ça commence, mais presque... Pour que, de nouveau, elle soit là, en toi, la douleur, dans tous tes muscles, dans ta peau, dans tes poumons, dans ton cœur, et surtout dans ta tête... Pour qu'elle soit encore plus intolérable.
- Ça dure longtemps ?
- Quoi ? Tout ? Je t'avoue que je n'ai pas minuté ! Et puis, ça dépend des fois... Et surtout, ça dépend des types. Il paraît qu'il y en a un, ça a duré des heures !
- Des heures ! Moi, je pourrai jamais !
- Ah ! Parce que... tu n'y es pas encore passé ?
- Non.

Il avait baissé la tête, comme un écolier pris en faute.

- Si tu veux, je t'apprendrai quelques trucs pour pouvoir mieux supporter... enfin,... un peu mieux supporter.
- Merci.

Il avait soufflé ça, tout bas, comme s'il avait craint que quelqu'un l'entende. C'est à ce moment-là que j'ai senti que ça y était, qu'il commençait à avoir confiance en moi. Ça m'a fait plaisir.

Au début, bien sûr, nous nous sommes méfiés l'un de l'autre. Les silences étaient fréquents, et quand on se parlait, c'était de sujets anodins, comme la bouffe, et encore la bouffe : celle qu'on nous donnait trois fois par jour, dans des assiettes dégueulasses que les gardes glissaient à travers le guichet ; et, surtout, celle qu'on avait absorbée jadis, là-bas, avant de venir pourrir dans ce cachot infect.

- Tu connais le veau à la tourangelle ?
- Non. C'est comment ? Facile ou difficile ?
- Facile ! Il te faut 800 g d'épaule de veau, du beurre, de l'huile, 250 g d'oignons blancs...
- Et puis ?
- Du vin blanc sec...
- Du gros plan ?
- Si tu veux... Un peu de farine, un bouquet garni et, naturellement, du sel et du poivre. Tu découpes ton veau en huit ou dix morceaux...
- Arrête ! Je commence à saliver !
- Tais-toi donc ! Ce n'est que le début ! Donc, tu les fais rissoler avec 50 g de beurre ou, si tu préfères, avec 3 cuillerées à soupe d'huile. tu ajoutes les oignons coupés en quatre...*
- Oh ! Je vois le tableau ! Et après ?
- Après ? Eh bien, quand le tout est bien doré, tu ajoutes un verre de ton vin blanc et...

Et c'était toujours au moment crucial que les matons tapaient la porte avec leurs clés avant d'ouvrir le guichet. Nous savions alors que nous n'allions pas nous délecter d'un veau à la tourangelle, mais d'une assiettée d'eau chaude dans laquelle flottaient quelques morceaux de chou et de carottes. Il n'empêche : c'est fou ce que le fait de parler tambouille a le don de rapprocher les hommes !

C'est ainsi que, peu à peu, nous en sommes venus à aborder des sujets, je ne dirais pas plus intimes, mais plus personnels. C'est lui, je crois, qui me raconta une anecdote de son enfance où il avait été injustement puni par sa mère ; il lui en avait gardé rancune pendant des années, et même maintenant, il lui en voulait toujours un peu... Et moi, pour ne pas être en reste de confidences, je m'inventais une enfance campagnarde, avec des parents bornés qui m'obligeaient à travailler dans les champs et qui me frappaient à la moindre vétille.

Mais je presentais que tout ce déballage de ressentiments familiaux plus ou moins vrais ne nous menait pas très loin, et qu'il fallait aborder les choses sérieuses. Je devais me lancer, ce que je fis un matin, alors que je sentais son moral au plus bas. Il trouvait bizarre de n'être pas convoqué au bureau pour les interrogatoires.

- Pourquoi ? Tu es si pressé d'y passer ?
- Non, bien sûr ! Mais je m'étais imaginé...
- Ne t'en fais pas ! S'ils agissent ainsi, c'est justement parce qu'ils savent que tu t'étais

imaginé... Et ils savent aussi que tu t'inquiètes que ça ne se passe pas comme tu le pensais. Ils savent tout. Tout est prévu. C'est ce que m'a dit, avant de partir en opération, mon chef de réseau, Félix...

J'ai baissé la tête : moi, un vétéran, un "vieux de la vieille" de la clandestinité, je m'étais fait avoir comme un bleu en donnant à ce gamin le pseudo du responsable de notre groupe ! Ah ! je n'étais pas fier de moi ! Mais quand je l'ai relevée, la tête, j'ai vu qu'il me regardait en souriant.

- Ne t'inquiète pas ! Je ne te donnerai pas. Je ne suis pas un mouton.

Rassuré, je me suis décidé à lui parler des activités qui m'avaient conduit dans ce bourbier infâme. Et c'est à partir de ce moment que la confiance s'établit entre nous.

Je me suis mis à lui raconter les exploits de notre réseau,... enfin,... pour être exact, du réseau auquel je disais appartenir. Ça, il faut avouer que j'étais prolix : le déraillement du train Moulins – Paris, c'était nous ! L'évasion des prisonniers de Tulle, nous encore ! Et le dynamitage du viaduc de Morlaix, toujours nous ! Je lui ai donné les noms... Pas les noms, bien sûr !... les pseudos des principaux responsables. Je l'ai senti alors se détendre tout doucement : il allait, comme on dit, se déboutonner. Il m'écoutait en silence, avec son sourire de Joconde que je ne devais pas oublier !

Et puis, un jour, je ne sais toujours pas pourquoi, il s'est mis à parler, lui aussi. Évidemment, m'a-t-il dit, son réseau n'avait ni l'ampleur ni la compétence du nôtre. Il avait été impressionné par ce que je lui avais rapporté sous le sceau du secret, et il m'a remercié de cette confiance. Il ne voulait pas être en reste avec moi, c'est pourquoi il allait me livrer un terrible secret. Ses chefs (dont les pseudos ne me disaient absolument rien, mais les autres se débrouilleraient pour y voir clair) ses chefs, donc, l'avaient chargé d'une mission ultra importante, une sorte d'action – suicide : l'assassinat de Rommel. Je me suis étonné qu'on l'ait désigné, lui, un tout nouveau, un bizuth en quelque sorte, pour assumer une telle mission, non seulement dangereuse, mais aussi délicate. Il m'a répondu qu'il devait cet honneur à sa parfaite connaissance de l'allemand. Malheureusement, son arrestation due au plus grand des hasards avait quelque peu bousculé les projets, et c'était un autre qui devait prendre sa place, moins doué que lui pour la langue germanique, mais tout aussi déterminé. Et puis la date de l'exécution du dirigeant allemand ne pouvait être changée car une telle occasion ne se renouvelerait pas : Rommel quittait son QG afin de revenir en Allemagne pour l'anniversaire de sa femme. Aucun service de protection spécial n'était prévu ; seuls, son chauffeur et son ordonnance l'accompagnaient.

Mon cœur battait à cent à l'heure. Mais il m'a fallu attendre deux jours avant que les gardes viennent me chercher.

- Allez ! Toi, tu viens !

Dans cette taule immonde, nous n'avons naturellement pas de nom, nous n'avons même pas de numéro de matricule : nous n'existons pas. Nous sommes : "Toi !" avec l'index pointé dans notre direction.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
- Interrogatoire !
- Encore ?
- Gueule pas ! Sinon...

Je me suis tourné vers mon jeune compagnon :

- Salut, petit. J'espère que tu me reconnaîtras quand je reviendrai !
- C'est pas bientôt finis les adieux de Fontainebleau ? Allez ! Marche !

Et ce garde dégueulasse qui me frappe en plein sur le nez ! Évidemment, ça pissait le sang ! Cette fois, c'était sûr que je me plaindrais...

L'officier de renseignements était déjà assis à son bureau. Il fit signe aux deux gardes de sortir. Puis, il m'indiqua de la main la chaise en face de lui.

- Alors ?
- Vous pourriez pas dire à vos chiens de garde de taper moins fort ?

Je réussissais à peine à émettre des sons, un mouchoir collé contre mon nez qui, j'en étais persuadé, enflait à vue d'œil.

- Que veux-tu ! Faut ce qui faut ! Tu dois être vraisemblable !
- Quand même ! Ils exagèrent !
- Tu n'es pas là pour me montrer tes bobos !... Tu sais quelque chose ?
- Rien.

Ses yeux se sont éclaircis et sont devenus deux fentes. J'ai compris qu'il ne fallait pas jouer au plus fin avec lui.

- Non. Je plaisantais. Bien sûr que je sais quelque chose, et même plein de choses. Je l'ai mis en confiance en lui racontant n'importe quoi sur un soi-disant réseau auquel j'aurais appartenu. Oh, ça été assez facile, vous savez ! C'est un jeunot sans expérience, et il a tout gobé ! Après, pour me remercier (Vous vous rendez compte ? Me remercier !), il m'a confié un de ces trucs !... Énorme ! Tenez-vous bien ! L'assassinat de Rommel !

- Quoi ?
- Vous avez bien entendu : l'assassinat de Rommel !

Et je me suis mis à tout lui raconter. Après, il est resté quelques minutes songeur, en tournant et retournant un crayon entre ses doigts. Puis, il a relevé la tête, et m'a fixé longuement de son regard asiatique :

- Tu es certain qu'il ne t'a pas mené en bateau ?
- Sûr à cent pour cent ! J'ai l'expérience, quand même, de ce genre de bonhomme ! Vous pouvez y aller, et cueillir tout ce beau monde, avant qu'ils ne fassent du grabuge !
- Tu vois, je vais te dire une chose : tu as intérêt à ce que tes renseignements soient exacts. Sinon...
- Mais puisque je vous dis que j'en mettrais ma tête à couper !
- Ici, tu sais, c'est pas le couperet de la guillotine, mais douze balles dans la peau !
- Et ma récompense ?

Il m'a jeté par dessus son bureau un paquet de cigarettes. Des américaines ! Mes préférées !

Et me voilà maintenant, attaché à un poteau, face à douze petits cercles métalliques d'où va surgir la mort. Le pire, c'est d'avoir à mes côtés, attaché, lui aussi, mais à un autre poteau, ce salaud de faux jeton de merde, qui essaie de me sourire en étirant ses lèvres sanguinolents, comme pour s'excuser de sa fausse confiance.